
Entretien avec le Pr Henry Tourneux, professeur émérite des universités autour de la survie, la pérennité des langues et cultures africaines au développement

Interview with Pr Henry Tourneux, professor emeritus of universities around survival, the sustainability of African languages and cultures in development

AÏSSATOU ABDOULAH
Université de Maroua, Cameroun
aidadamourad@gmail.com,

Reçu: 30/11/2024, Accepté: 15/12/2024, Publié: 20/12/ 2024

Résumé :

Dans cet entretien accordé au Dr Aissatou Abdoulahi, Cheffe du département de langue française et littératures d'expression française à l'Université de Maroua au Cameroun, le Pr Henry Tourneux, chercheur émérite au CNRS en France, pour avoir séjourné en Afrique pendant environ quarante et réalisé de multiples travaux sur les langues africaines, dit les problèmes auxquels sont confrontées les langues nationales dans un contexte de multilinguisme et multiculturalisme; il esquisse les voies et moyens pour que soient assurées leur survie et leur pérennité. Il met en exergue la capacité des langues et cultures africaines à booster le développement du continent si elles bénéficient des politiques adéquates.

Mots clés : Langues ; Cultures ; Afrique ; Développement ; Multilinguisme ; Multiculturalisme

Abstract :

In this interview with Dr Aissatou Abdoulahi, head of the French language department and French expression literatures at the University of Maroua in Cameroon, Professor Henry Tourneux, Emeritus researcher at CNRS in

France, for having stayed in Africa for about forty and carried out multiple works on African languages, known as the problems with which national languages are confronted in a multilingual and multiculturalism; He sketches the ways and means to ensure their survival and sustainability. It highlights the capacity of African languages and cultures to boost the development of the continent if they benefit from adequate policies.

Keywords: languages; Crops ; Africa; Development ; Multilingualism; Multiculturalism

Pour citer cet article :

AÏSSATOU ABDOULAH I ,(2024), Entretien avec le Pr Henry Tourneux, professeur émérite des universités autour de la survie, la pérennité des langues et cultures africaines au développement, *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 2(3), 526-538.

Disponible sur le lien :<https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/928>

Pour citer le numéro :

KALAI, Lassaad, HUSSON, Daniel et SOLTANI, El-Mehdi (2024), Numéro –Thématique « [Langues, cultures et enjeux contextuels : quels rapports ?](#)», *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 2(3), 539 p. Disponible sur le lien :

<https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/928>



Henry Tourneux est chercheur au laboratoire des Langage, langues et cultures d'Afrique noire (CNRS, INALCO, Paris III, Paris VII). Il est spécialiste des langues tchadiques et de la lexicographie peule.

Dr AÏSSATOU ABDOULAH : *Bonjour Pr Henry Tourneux. Nous vous remercions d'avoir accepté de nous accorder cet entretien. Vous êtes directeur de recherche émérite au Centre national de la recherche scientifique, le fameux CNRS en France, dans un laboratoire consacré aux langues et aux cultures d'Afrique (LLACAN). Vous avez aussi, dans une existence parallèle, consacré beaucoup de temps et d'énergie à l'édition, chez Karthala, en y promouvant notamment les littératures orales et les langues à tradition orale. Vous avez passé une bonne partie de votre carrière entre la France et l'Afrique. Vous avez séjourné pendant près de quarante ans au Cameroun, un pays d'Afrique centrale, caractéristique en matière de multilinguisme et de multiculturalisme. Professeur, de combien de langues africaines êtes-vous locuteur ?*

Pr HENRY TOURNEUX

Quand on me pose cette question, j'ai toujours envie de répondre par une boutade un peu stupide : demande-t-on à un médecin, par définition, spécialiste des maladies, combien il en a eues lui-même ? Dans ce domaine, on admet, par principe, que l'on peut avoir une connaissance tout à fait théorique d'une réalité, sans que cela remette en cause la validité et l'utilité de cette connaissance.

Je suis né en 1946 dans un village de Bretagne où coexistaient deux variétés linguistiques appartenant à la famille des langues romanes, à savoir le gallo et le français. Le gallo était davantage parlé dans les hameaux, et moins dans le bourg, où j'habitais. L'école et l'église étaient les principaux lieux où seul le français avait droit de cité. À cette époque déjà, le gallo était en perte de vitesse et les personnes de ma génération n'en avaient plus la maîtrise. Ma vieille voisine, Jeanne Lhermitte, en avait pourtant conservé un usage spontané. J'ai recueilli auprès d'elles un petit ensemble de devinettes, on devrait plutôt dire d'« énigmes », qui m'ont déjà mis de plain-pied avec l'oralité que je rencontrerais plus tard en Afrique. En voici un exemple (je francise la graphie) : « Devine devinaille ! J'ai perdu mes quenailles, je ne peux les retrouver que quand il fait nuit ! » Traduction : « Devine la devinette ! J'ai perdu mes enfants, je ne peux les retrouver que quand il fait nuit ! » Réponse : « La lune et les étoiles ! » La lune est donc, poétiquement, comparée à une mère dont les enfants qui l'entourent sont les étoiles. On

peut la voir dans le ciel en plein jour, par moments, mais alors, les étoiles sont invisibles, leur éclat étant trop faible pour surmonter la lumière du soleil.

Tout au long de mon enfance et de ma jeunesse, j'ai passé des journées entières dans un coin de l'atelier de mon père, qui était cordonnier. Avant l'avènement de la confection ou du prêt-à-porter, il fabriquait des chaussures ; par la suite, il effectuait seulement des réparations. Il y avait donc chez lui un défilé de personnes qui venaient apporter, qui des bottes, qui des galoches, qui des brodequins ou des chaussures à retaper. Les conversations se faisaient souvent en gallo. J'ai ainsi acquis, dans cette variété linguistique, une réelle compétence, bien que passive : je n'avais guère l'occasion de converser en gallo. En famille, c'était le français.

C'est un peu le même genre de compétence que j'ai acquis par la suite dans les langues à tradition orale que j'ai étudiées. J'ai ainsi une pratique minimale du *fulfulde*, du créole haïtien et du guadeloupéen. Mais je me suis frotté à une bonne quarantaine de langues, principalement au Tchad et au Cameroun. Mon approche de ces langues est essentiellement analytique. Je mets davantage d'énergie à chercher à voir comment elles fonctionnent qu'à les parler. Autrement dit, j'essaie de me glisser à l'intérieur des énoncés pour dénicher leurs moindres nuances.

Dr AÏSSATOU ABDOULAH : *Quelles sont les spécificités de ces langues comparées aux langues occidentales dont le français et l'anglais, langues officielles du Cameroun ?*

Pr HENRY TOURNEUX

Les langues, par principe, ont toutes la même capacité d'exprimer le monde et les pensées des humains. Ce qui va amener entre elles une différenciation, ce sont les milieux naturels et sociaux dans lesquels elles vont opérer. Les Inuits du grand nord polaire, vivant dans un milieu glacé, auront nécessairement développé un lexique fort différent de celui des Peuls du Sahel. Les premiers auront, à partir d'une douzaine de termes de base pour désigner la glace, développé un lexique spécialisé comprenant près d'une centaine de composés. Les seconds, vivant par et pour leur bétail, auront un vocabulaire botanique très développé (plusieurs centaines de noms de végétaux) et distingueront finement les bovins par leurs cornes (une dizaine d'appellations) et par leurs robes (une cinquantaine de distinctions).

D'autre part, il existe entre les langues officielles – français et anglais – et les langues nationales du Cameroun – toutes les autres – un rapport

analogue à celui que j'ai évoqué entre le gallo et le français. Les unes, les plus nombreuses, cantonnées dans l'oralité, ont une connotation paysanne (dans un sens dépréciatif), les deux autres sont parées du prestige de l'État. Globalement, ce qui fait la grande différence entre le français et l'anglais par rapport aux langues camerounaises, c'est la très grande variété de domaines techniques et spécialisés qu'ils couvrent. On ne peut pas s'attendre à ce qu'une langue tchadique du Diamaré comme le *giziga* ait développé une terminologie dans le domaine de l'énergie nucléaire. Cela veut-il dire que le *giziga* serait par nature incapable d'en développer une ? Non ! Si la situation l'exigeait et si une industrie de ce type s'installait dans la région, on pourrait assister à la naissance d'un lexique spécialisé dans le domaine nucléaire. Serait-ce vraiment utile ? On peut en douter.

Peut-on dire pourquoi les langues camerounaises sont sous-estimées par rapport aux langues officielles d'origine européenne ? Il y a certes le lourd passif historique de type colonial qui a vu déconsidérer à la fois les peuples, les langues et les cultures camerounaises. Cette dévalorisation a été intériorisée au point que l'on peut encore entendre des Camerounais qualifier leur langue de « patois ».

Le handicap majeur des langues à tradition orale, c'est justement leur caractère essentiellement oral. La transmission des savoirs en milieu exclusivement oral est beaucoup plus aléatoire et fragile que dans les cultures où les langues sont largement écrites. Au français et à l'anglais correspondent des millions de pages écrites, qui conservent des savoirs dans tous les domaines possibles et imaginables. Grâce à l'écrit, je peux aujourd'hui avoir accès directement à un texte épique de la fin du XI^e siècle comme *La Chanson de Roland*, cette célèbre chanson de geste. Je peux aussi accéder à des milliers de textes littéraires, à des milliers de manuels dans toutes sortes de sciences, etc.

Dr AÏSSATOU ABDOULAH : *Vous êtes un fervent militant de la préservation des langues et des cultures africaines, avez-vous constaté une évolution dans cette perspective ?*

Pr HENRY TOURNEUX

Comme je viens de le dire, les langues camerounaises héritent d'une situation politique qui leur a été hautement défavorable. Avant l'Indépendance, on les tenait pour des baragouins dénués d'intérêt, après l'Indépendance, on les considérait comme un obstacle à l'unité nationale.

Les choses sont toutefois en train de changer et l'on voit de plus en plus de communautés qui revendiquent avec fierté leurs langues et leurs traditions.

Du côté politique, les langues nationales sont maintenant reconnues comme telles et l'on tient à leur égard un discours valorisant, même si l'on n'en voit pas trop de retombées concrètes sur le terrain. Les Églises chrétiennes multiplient les traductions bibliques dans les langues camerounaises, traductions qui sont, dans bien des cas, les seuls écrits disponibles.

Le développement rapide de l'intelligence artificielle nous laisse espérer que, dans un proche avenir, nous pourrions utiliser des processus automatiques pour transcrire un maximum de langues. Cela ne se fera cependant pas seul. Il faudra bien que des personnes investissent du temps et de l'énergie pour créer les outils adaptés.

Dr AÏSSATOU ABDOULAH : *Si nous prenons l'exemple de la langue peule au Nord-Cameroun, malgré les multiples travaux scientifiques qui lui sont consacrés, elle se meurt. De plus, des éléments culturels tels que la poésie dont le mbooku et le daacol sont en voie de disparition alors qu'ils sont l'expression même de la culture peule. Qu'est-ce qu'il y a lieu de faire pour inverser la tendance si cela est encore possible ?*

Pr HENRY TOURNEUX

Il ne faut pas dire trop vite qu'une langue meurt. La langue peule a conquis, en quelques dizaines d'années, des zones qui lui étaient étrangères, comme la ville de Yaoundé. Mais ses locuteurs ne sont plus majoritairement des Peuls. Ce sont souvent des jeunes montagnards qui ont quitté le nord du Cameroun à la recherche d'une vie meilleure au Sud. Ils pratiquent une version simplifiée de la langue, ignorant la plupart des caractéristiques morphologiques du *fulfulde* « classique ». En fait, ils accentuent des phénomènes qui sont déjà à l'œuvre même chez les locuteurs peuls du nord du pays.

Quant aux genres littéraires que vous citez, *mbooku* et *daacol* étaient liés à des situations sociales et à des modes de vie qui ont maintenant disparu. En revanche, il faudrait aussi mettre en avant l'apparition de nouveaux genres, que l'on peut apprécier ou non. On entend beaucoup de chansons nouvelles en langue peule. Dans les églises résonnent des cantiques en *fulfulde*.

Comme vous l'affirmez, il existe beaucoup de travaux scientifiques sur la langue peule, dans toutes ses variantes, qui vont du Sénégal au Soudan, via le Burkina, le Mali, le Niger, le Nigeria, etc. Il existe aussi, concernant plus spécifiquement l'Adamawa historique, sans même tenir compte de la Bible et du Coran, des milliers de pages publiées en langue peule. Malheureusement, je n'ai pas encore vu les « élites » peules du Cameroun

bouger le petit doigt pour promouvoir ces écrits. Je pense aux chroniques historiques rédigées par Mohammadou Eldridge, aux textes publiés par Dominique Noye, Paul Eguchi, Veit Erlmann, Abdoulaye Oumarou Dalil, Souaïbou Nassourou... Que faire face à cette passivité des natifs ? On voit, du côté du Nigeria, un recul de la langue peule comme de la langue *kanuri*, qui cèdent le pas devant le *hausa*, grande langue véhiculaire de la région. On note déjà au Cameroun les prémises d'une concurrence du *hausa* véhiculaire. Le développement du commerce transfrontalier ne fera qu'accentuer le processus.

Doit-on se résigner à la disparition du fulfulde « classique » ? N'y a-t-il rien à faire ? Il faudrait déjà populariser les publications existantes, en préparant des éditions nouvelles et en harmonisant la graphie, si nécessaire. Il faut aussi encourager l'écriture en langue peule de poésies, de romans, de pièces de théâtre, etc. Cela peut se faire par la création de concours à périodicité fixe, par exemple.

Je me permettrai de signaler qu'avec Yaya Daïrou et Mohamadou Ousmanou, nous avons publié récemment un vocabulaire peul du Cameroun qui contient un résumé grammatical, une bibliographie et un choix de mots destinés à aider ceux qui souhaitent acquérir une bonne écriture de la langue.

Dr AÏSSATOU ABDOULAH : *Le nombre très élevé des langues en Afrique en général et au Cameroun en particulier serait-il le principal obstacle à l'impulsion de ces langues ?*

Pr HENRY TOURNEUX :

La meilleure façon de noyer le poisson est de dire que la situation linguistique du Cameroun est ingérable, du fait de l'existence de ses deux cent cinquante langues ou plus. De prime abord, il faut dire qu'il y a de fortes disparités entre ces langues et qu'elles ne doivent pas toutes être logées à la même enseigne. Leur nombre de locuteurs varie de quelques centaines à plusieurs millions. On doit ensuite distinguer entre les langues qui ne se parlent que dans leur communauté d'origine et celles que je qualifie de « supra-ethniques », dont le nombre total de locuteurs dépasse de loin le nombre de membres de la communauté dont est originaire la langue. C'est en prenant en compte ces divers paramètres que l'on pourra définir une politique linguistique viable dans le pays. Quelles que soient les options qui seront retenues par les politiques, on peut avancer, sans grand risque de se tromper, qu'il reviendra aux communautés elles-mêmes de soutenir

l'existence de leurs propres langues, même si l'on peut envisager un soutien financier public, au pro rata du nombre de locuteurs.

Dr AÏSSATOU ABDOULAH : *Une bonne partie de vos travaux porte sur la linguistique du développement. Comment, à votre avis, les langues africaines qui sont éclipsées ou phagocytées par les langues officielles pourraient-elles aujourd'hui participer à l'essor de l'Afrique ?*

Pr HENRY TOURNEUX

Aucune langue ne peut en phagocyter une autre et l'idée qu'il y aurait des langues tueuses est une aberration. Ce sont des gens qui, pour des raisons – bonnes ou mauvaises – qui leur sont propres, décident de parler une langue plutôt qu'une autre. Certains parents pensent que leurs enfants n'ont pas d'avenir s'ils parlent autre chose que le français ou l'anglais. À nous de leur faire comprendre que l'on peut parler à la fois français et langues nationales, et ce pour son plus grand bénéfice cognitif et culturel. L'enseignement bilingue que l'on promeut actuellement a pour but d'additionner les bénéfices que donne la maîtrise de plusieurs langues. Si l'on ne veut pas qu'une culture exogène se substitue aux cultures nationales, on doit utiliser les langues nationales pour les enseigner, plutôt que d'utiliser les langues nationales pour enseigner une culture exogène. Autrement dit, si l'on enseigne en langues nationales le calcul tel qu'il se fait actuellement en français dans les écoles – cinq fois cinq vingt-cinq, six fois cinq trente, etc. –, cela ne sert à rien et contribue même à détruire les cultures nationales. Il faut enseigner dans les langues nationales les modes de calcul originaux qui se trouvent mis en œuvre par les cultures nationales.

Une autre chose à prendre en considération : au stade actuel, la maîtrise du français et de l'anglais n'est pas encore acquise par tous, loin de là. Il faut donc communiquer dans les langues nationales si l'on veut vraiment être compris par le plus grand nombre. C'est ce que j'ai essayé de démontrer dans mes travaux portant sur la communication pour le développement. On a alors besoin de procéder à des traductions techniques du français et de l'anglais vers les langues nationales. Cela exige de mettre en œuvre des protocoles très précis si l'on veut obtenir des résultats pertinents. Je renvoie à mes nombreuses publications sur le sujet, dans lesquelles j'ai donné des indications méthodologiques détaillées.

Dr AÏSSATOU ABDOULAH : *En langues nationales, cinq fois cinq ne font-ils pas vingt-cinq ?*

Pr HENRY TOURNEUX :

Ce que je veux dire, c'est que, dans certaines langues, la multiplication se fait par une suite d'additions, par exemple. Les procédures de calcul mental varient aussi d'après les cultures.

Dr AÏSSATOU ABDOULAH : *En contexte éducatif, les langues officielles, portées par l'État comme vous l'avez souligné, jouissent d'une certaine garantie contrairement aux langues nationales qui cherchent encore à se frayer un passage en s'insérant dans les programmes officiels. Une cohabitation égale et équilibrée est-elle nécessaire pour la pérennisation des langues et cultures nationales ?*

Pr HENRY TOURNEUX :

Les langues officielles ont bénéficié de siècles d'écriture, tout au long desquels se sont fixées la norme orthographique et la norme grammaticale. L'Académie française, tant moquée, a pourtant contribué à valider les usages. Les langues nationales ont une très courte existence à l'écrit et il y a peu de gens qui les écrivent. En outre, il n'y a pas de normes d'écriture acceptées par tous et on note, pour une même langue, des divergences dans les choix alphabétiques, dans les règles de segmentation et de ponctuation, etc. Il est donc nécessaire que des spécialistes des langues à tradition orale, en collaboration avec des pédagogues et des enseignants, se concertent pour établir le socle des normes indispensables pour que se développent harmonieusement les écrits. Pour l'instant, le principal lieu public où apparaissent des écrits en fulfulde est celui des affiches publicitaires. Malheureusement, les personnes qui les rédigent n'ont généralement aucune notion de l'écriture du fulfulde et contribuent à laisser croire que chacun peut écrire cette langue comme il veut, l'orthographe étant un privilège réservé aux langues officielles.

L'équilibre entre langues officielles et langues nationales ne peut pas être atteint par de simples lois ou décrets. C'est par le comportement des locuteurs qu'il sera atteint ou non. Pour l'instant, on est loin du compte et l'on voit que, même les associations culturelles qui fleurissent dans les communautés ici et là, négligent complètement le volet « écriture » de leurs langues, continuant à se satisfaire d'une oralité paresseuse.

Dr AÏSSATOU ABDOULAH : *La Francophonie par exemple, à travers l'Institut de la Francophonie pour l'Enseignement et la Formation (IFEFF), encourage des approches bi ou plurilingues en matière d'enseignement du FLE et du FLS ; l'enseignement du français dans ce contexte devrait s'appuyer sur des savoirs acquis par l'apprenant dans sa ou ses langues premières. Est-ce là une piste pour assurer la survie des langues et cultures africaines ?*

Pr HENRY TOURNEUX :

Personnellement, je suis extrêmement sceptique sur les objectifs réels des ces institutions francophones. Il ne faut pas compter sur elles pour promouvoir réellement les langues nationales. Leur rôle essentiel est la promotion de la langue française, en utilisant éventuellement ce que l'on appelait naguère la « linguistique contrastive ». Il y a fort à parier que les fameuses bi-grammaires, récemment mises à la mode, n'auront véritablement d'incidence que sur l'un des pôles du binôme, à savoir le français.

Le Cameroun, pour ne pas parler de l'Afrique en général, est foncièrement plurilingue, et le français, comme l'anglais, font maintenant partie de l'équation. C'est indéniable. Nier leur place ne servirait qu'à alimenter des discours idéologiques stériles. Peut-on, pour autant, dire que le français et l'anglais jouent dans la nation le même rôle que les langues du terroir ? Certainement pas et l'on ne voit pas venir le jour où l'on pourrait en tout contexte utiliser indifféremment les langues officielles ou les langues nationales.

Comme je pense l'avoir déjà dit, introduire des langues nationales dans le système éducatif pour promouvoir par leur canal uniquement des savoirs exogènes est la meilleure façon de vider les langues nationales de leur substance. C'est pourquoi j'ai fait une proposition : produire des manuels où les savoirs locaux, présentés dans une langue nationale, sont aussi présentés dans une des langues officielles. Dans l'éducation nationale, on doit tenir compte du fait qu'il n'existe guère, dans les villes, de classe dont les élèves aient tous le même répertoire linguistique à leur disposition. Ma proposition, dans le cas d'un enseignement en fulfulde, permet à celui qui n'en a pas la maîtrise, d'accéder quand même au savoir véhiculé dans la langue peule, via la traduction française qui accompagne chaque leçon. Ainsi, j'inverse la tendance actuelle, qui est de traduire en langues nationales des savoirs exogènes, en traduisant en français des savoirs locaux. Par la même occasion, l'apprenant est mis en face de la langue-source, ici le fulfulde,

qu'il pourra progressivement assimiler. Je renvoie donc à Tourneux Henry (2011), avec la collaboration de Boubakary Abdoulaye et Hadidja Konaï, *La Transmission des savoirs en Afrique : Savoirs locaux et langues locales pour l'enseignement*, Paris, Karthala, 304 p.

Dr AÏSSATOU ABDOULAH : *L'avènement des NTIC n'a pas manqué d'influencer l'enseignement et l'apprentissage de façon générale. Quels pourraient être leurs apports dans la viabilisation à long terme des langues et cultures d'Afrique ?*

Pr HENRY TOURNEUX

Je crains qu'avec les NTIC, nouvelles technologies de l'information et de la communication, on ne risque de tomber, une fois de plus, dans ce que j'ai naguère appelé « l'illusion technologique ». En effet, pour merveilleuses qu'elles soient, ces techniques nouvelles n'ont pas d'intérêt en soi. Elles ne valent que par les contenus qu'on leur confie. Or, il semble bien que l'on se concentre davantage sur les contenants que sur les contenus. Il est facile de trouver des contenus exogènes pour meubler ces contenants high-tech.

Si ces nouvelles technologies (NTIC) sont mises au service des langues et des savoirs locaux, elles auront un intérêt majeur pour la viabilisation des langues et des cultures d'Afrique. Si elles sont là pour ne transmettre que des contenus exogènes dans les langues nationales, l'intérêt qu'elles présentent pour ces dernières est nul.

Dr AÏSSATOU ABDOULAH *Je vous remercie*

Les entretiens de la revue CDLC :

-AIT TAHAR, A. (2024). L'apport de la dimension interculturelle pour le métier de la traduction. *Contextes Didactiques, Linguistiques Et Culturels*, 2(1), 278-293. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/252261>

-ARRAR, Salah ,. (2023), L'œuvre dibienne approchée et analysée par Hervé Sanson : Entretien avec un spécialiste de littératures francophones du Maghreb, *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 1(3), 156-165. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/241588>

-BRAHMI,Souad, (2023), Entretien avec Djawad Rostom TOUATI :Livres, l'autre face de la littérature, Numéro Varia, Contextes Didactiques,

Entretien avec le Pr Henry Tourneux, professeur émérite des universités autour de la survie, la pérennité des langues et cultures africaines au développement

Linguistiques et Culturels [En ligne], 1(1),407-412. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/229524>

-LATACHI , Imene, (2023), Entretien avec le dramaturge Bouziane Ben Achour : « *Il faut se réinventer pour être en phase avec son temps.* » , *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 1(2), 562-569. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/233239>

-SOLTANI , El-Mehdi., (2023), Entretien avec Assia DIB, Présidente de la Société internationale des amis de Mohammed DIB (SIAMD), *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 1(3), 134-143. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/241586>

-SOLTANI, El-Mehdi, (2023) ,Entretien avec Malika Fatima BOUKHELOU, Professeure des universités « *La participation aux activités scientifiques contribue indéniablement à la formation des jeunes chercheurs* », Numéro Varia, *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 1(1),397-406. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/229523>

-SOLTANI, E. M. (2024). Nouveaux regards sur le multiculturalisme et le métier de la traduction : Entretien avec Fred DERVIN, Professeur des universités en éducation interculturelle à l'Université d'Helsinki en Finlande. *Contextes Didactiques, Linguistiques Et Culturels*, 2(1), 302-318. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/252263>

-SOLTANI, E. M. (2024). Entretien avec Philippe Blanchet, Professeur de sociolinguistique à l'université de Rennes 2-France - et auteur de "Discriminations : combattre la glottophobie". *Contextes Didactiques, Linguistiques Et Culturels*, 2(1), 264-277. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/252260>

SOLTANI , E.-M. (2023). Entretien avec Malika Fatima BOUKHELOU, Professeure des universités « *La participation aux activités scientifiques contribue indéniablement à la formation des jeunes chercheurs* ». *Contextes Didactiques, Linguistiques Et Culturels*, 1(1), 397-406. استرجع في من <https://asjp.cerist.dz/en/article/229523>

-SOUALAH, Keltoum (2023), À la Rencontre de Mohammed Dib : Entretien avec une Enseignante Universitaire et Gardienne de l'Héritage Littéraire BENMANSOUR BENKELFAT Sabiha, *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 1(3), 144-155. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/241587>

-TOUMI, Younes, (2023), Entretien avec l'écrivaine Lynda CHOUITEN « *La vie est la source de la littérature et la littérature doit être fidèle à la vie* », *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 1(2), 570-570. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/233240>